

garde contre ce prisme déformateur ("Al estudiar las costumbres no vemos más que las actitudes externas tras de las cuales pueden ocultarse sentimientos íntimos tal vez diametralmente opuestos...").

Il est bien évident que les informations données par AP n'intéressent pas les seuls curieux de *Lazarillo de Tormes*: tous ceux qui s'occupent de la littérature du temps y trouveront à glaner. Parfois on a même le sentiment qu'AP aurait eu intérêt à élargir la perspective lui-même. Ainsi il nous parle de force phénomènes qui ne figurent guère dans notre petit roman (p. ex. les courses de taureaux), mais qui feraient défaut dans une peinture complète de l'époque. Parfois AP se laisse entraîner par les fureurs de l'érudition, témoins la bibliographie boulimique sur les vêtements p. 88-90 et la longue histoire de l'évolution de la monnaie. Cependant c'est le prix de la vertu majeure de ce livre: la crédibilité. AP n'avance que ce qu'il peut prouver, sources en main. Je doute pourtant, soit dit en passant, que Cervantes et Castillo Solórzano soient de bons témoins lorsqu'ils affirment "que los pastores comían carne en gran cantidad y todos los días" (p. 81)!

Jusqu'à nouvel ordre il n'existe pas de meilleure source d'information sur l'homme llano" du temps de Lázaro que les études de M. Alegre Peyrón. Il allie une érudition peu commune à l'art de commenter avec pertinence une grande œuvre littéraire – et cela dans un style informatif, agréable et clair.

Morten Nøjgaard
Odense

Littérature algérienne

- * Charles Bonn: *Le roman algérien de langue française. Vers un espace de communication littéraire décolonisé?* Editions L'Harmattan, Paris, 1985. 351 p.

N'en déplaise aux oiseaux de mauvais augure, qui lui prédisaient courte vie, la littérature maghrébine de langue française se porte bien. On assiste en effet à un foisonnement ininterrompu d'œuvres, publiées de part et d'autre de la Méditerranée et en outre, à l'éclosion d'une critique littéraire digne de ce nom, qui, par le fait de la situation spécifique des écrivains maghrébins de langue française, féconde et renouvelle la tradition du discours critique.

Après la remarquable thèse de Jacqueline Arnaud: *Recherches sur la littérature maghrébine de langue française. Le cas de Kateb Yacine* (Paris III, 1978, Paris, diffusion L'Harmattan, 1982, 1172 p.), qui est une étude à la fois scientifique et emphatique de l'œuvre (et de l'action) de l'un des plus grands écrivains algériens – romancier, poète et homme de théâtre – voici la thèse de Charles Bonn, soutenue à l'Université de Bordeaux III en 1982 (1428 pages) et dont l'ouvrage en question est une version considérablement écourtée et remaniée pour la publication.

Continuant dans la voie qu'il avait lui-même tracée dans sa thèse de 3^{ème} cycle, *La littérature algérienne de langue française et ses lectures. Imaginaire et discours d'idées* (Sherbrooke Québec, Naaman 1974, rééd. 1982), Charles Bonn réalise, en mettant à profit les récentes découvertes des théoriciens de la littérature, en particulier celles de l'école dite de Constance,

une approche originale de cette littérature algérienne, dont il a suivi pas à pas le développement au cours de ces vingt dernières années. Cette étude, qui embrasse une production littéraire s'étalant sur une trentaine d'années, fourmille de remarques profondes et subtiles; je ne pourrai ici en rendre compte que dans les grandes lignes.

Dans l'introduction (p. 5-21), ChB décrit de façon pénétrante les rapports complexes qui lient l'écrivain maghrébin de langue française et le critique français. "La littérature maghrébine de langue française dit l'être dans une parole qui s'insurge contre la langue par laquelle elle est obligée de passer, tout en sollicitant de cette langue et de son lieu une reconnaissance infinie, dont le désir ne cesse d'être insatisfait. Le critique étranger censé représenter cette langue et son regard est alors celui qu'on récuse, qu'on tue et qu'on séduit, infiniment" (p. 5).

ChB reconnaît que, tout en prétendant à l'objectivité, son regard ne peut rester neutre en face de cette littérature. Sa lecture se veut "ouverture" et "déchiffrement pour d'autres regards" (p. 6). Il cherche aussi à éviter le paternalisme aveugle de certains critiques qui acceptent sans discernement ce qui correspond à leur idée de l'écrivain algérien, ignorant délibérément ce qui trompe cette attente.

Le but explicite de l'ouvrage est de "montrer comment se constitue en Algérie, depuis l'Indépendance, un *espace* du roman national de langue française" (p. 9). Espace qui est à la fois l'espace géographique référentiel (l'Algérie et l'émigration algérienne en Europe) et l'espace constitué par les lectures de ces romans et les traditions littéraires dans lesquelles ils s'inscrivent.

Dans un bref survol historique, l'auteur présente rapidement quelques-unes des œuvres qui ont le plus fortement contribué à constituer cet espace par le nombre de leurs lecteurs et leur rôle de parangon, et il décrit leur rapport avec la réalité algérienne.

ChB termine son introduction en abordant les problèmes du référent et de la représentation ainsi que celui de l'horizon d'attente. Il rappelle très justement que "le texte littéraire ne s'inscrit pas par rapport au réel brut, mais par rapport à une *norme de représentation* de ce réel" (p. 19). Réel dont tous les discours, qu'ils soient littéraires ou non, sont des "représentations", qui sont lectures, c'est-à-dire déchiffrement et interprétation.

C'est une entreprise hasardeuse que de vouloir traiter seulement de la production romanesque d'auteurs qui, pour les meilleurs, sont autant poètes que romanciers, mais cette (dé) limitation du corpus se justifie par l'optique choisie: il s'agit d'étudier les textes dans leur fonctionnement. Le grand mérite de ChB est de s'attacher uniquement aux textes et à leurs lectures, sans faire intervenir des informations sur le réel vécu par les auteurs, sur leur biographie. ChB étudie successivement deux "modèles", parus à la veille du soulèvement de 1954, cinq romans datant approximativement de 1962, de l'Indépendance donc, quelques nouvelles et romans parus en Algérie de 1967 à 1980 et enfin cinq romans publiés en France entre 1968 et 1976.

La première partie, intitulée "La constitution d'un espace historique algérien" (p. 25-111), traite principalement de deux romans fortement ancrés dans l'histoire: *L'Incendie* et *Nedjma*.

ChB montre comment *L'Incendie* (Paris, Seuil 1954), de Mohammed Dib, qui est le récit, transposé dans l'espace et le temps, d'une grève de paysans algériens, produit en réalité l'histoire, plus qu'il ne la reflète. Le roman de Dib est en effet une sorte de description du soulèvement de novembre 1954, avant même qu'il se soit produit. Mais il y a plus: cette œuvre à caractère idéologique et didactique, n'est pas un "discours idéologique". "La tension didactique de *L'Incendie* (...) est dans l'affleurement progressif d'une prise de conscience, c'est-à-dire d'une prise du langage chez les paysans." (...) Elle est, enfin et surtout peut-être, dans

le fait que (...) le lecteur, le plus souvent citadin, apprend, grâce à l'écriture allégorique transparente de Dib, à *entendre* la parole paysanne nouvellement surgie" (p. 33).

A ce propos ChB aborde la problématique des lieux d'énonciation, essentielle, surtout dans le cas des romans maghrébins de langue française. Cette problématique "conditionne en tout cas l'horizon d'attente dans lequel va s'inscrire, après l'Indépendance, une production nationale qui ne pourra ignorer ses prédécesseurs, et répondra plus ou moins consciemment aux lectures qui en auront été faites" (p. 35). Le lieu d'énonciation ne se réduit pas à l'identité nationale du scripteur et à celle du destinataire, elle dépend tout autant du code littéraire et culturel que l'écrivain adopte, auquel il se réfère, plus ou moins explicitement. ChB illustre cette problématique par deux œuvres appartenant à ce qu'on a appelé le courant ethnographique: *Le Fils du pauvre* (Paris, Plon, 1955) de Mouloud Feraoun, et *Le Sommeil du Juste* (Paris, Plon 1955) de Mouloud Mammeri. Deux romans qui, à des degrés divers, adoptent le code de l'humanisme occidental. *L'Incendie* au contraire, tout en s'inscrivant dans une tradition romanesque française, amorce la création d'un nouveau lieu d'énonciation spécifiquement algérien.

Echappant à toute linéarité, l'œuvre pivot de la littérature maghrébine, *Nedjma* (Paris, Seuil, 1954) de Kateb Yacine, profondément inscrite dans la réalité historique collective et individuelle, parvient, elle, à instaurer ce lieu. Générateur d'Histoire et de mythes constructifs, et en même temps démythificateur, ce roman se refuse à tout symbolisme univoque.

ChB traite ensuite collectivement quelques romans publiés juste après la fin de la guerre, et qui sont, eux, produits par l'histoire. Ce sont les œuvres de ceux qu'on a appelé "la génération de 1962": Malek Haddad, Mourad Bourboune, Assia Djébar, et d'un auteur plus âgé, Mouloud Mammeri (*L'Opium et le bâton*, Paris, Plon, 1965). Ces romans visent à expliquer et servent une cause. Ils ont ceci en commun qu'ils répondent à une attente. Ce sont des récits épiques dont les personnages sont pour la plupart des types. Ils évitent cependant le manichéisme simpliste de l'opposition entre colonisés et colonisateurs par l'ambiguïté qu'introduit le tragique et par la mise en question de la société qui est en train de se former, ainsi que du langage qui la dit.

Les œuvres publiées en Algérie depuis l'Indépendance sont passées en revue dans la deuxième partie, intitulée: "La production de récits dans la clôture de l'idéologie: y a-t-il un "réalisme socialiste" en Algérie?" (p. 115-186). Si les douze romans parus entre 1967 et 1980 ne manquent pas de se référer aux grands modèles algériens, Dib et Kateb, dont ils n'imitent souvent que l'apparence, ils répondent d'une façon simpliste (manquant par là leur but) à l'attente du public algérien et à la commande de l'idéologie officielle. Il est par exemple significatif que, seuls deux de ces romans ne situent pas leur action dans le cadre de la guerre d'Indépendance. Ils ignorent le réel "au nom du symbolisme présenté comme une réalité" (p. 168). La parole littéraire se constitue en système clos, elle ne reflète qu'elle-même, refusant de mettre en évidence ses propres contradictions et sans parvenir à instaurer un lieu d'énonciation. Cette littérature algérienne de langue française élude le plus souvent les problèmes de la société contemporaine et apparaît alors comme plus traditionaliste, plus conservatrice, que les romans en langue arabe, moins soumis à des modèles scripturaux étrangers.

"L'inscription spatiale d'un écart: les cinq romans les plus marquants depuis l'Indépendance," tel est le titre de la troisième partie (p. 189-321). ChB traite tout d'abord de l'écart, qui n'est pas seulement déviation du sens, mais "rupture au niveau du signifiant, ambiguïté consciente et assumée". Texte particulièrement ambigu et carnavalesque que *le Polygone étoilé* (Paris, Seuil, 1966), de Kateb Yacine, qui ne cesse de s'annuler à mesure qu'il s'énonce.

Dialogisme burlesque qui fonde une identité en la niant. La théâtralité dialogique et carnavalesque du signifiant marque également *Le Muezzin* (Paris, Bourgois, 1968) de Mourad Bourboune. Ambivalence de l'espace urbain, dédoublement du personnage, délire de l'écriture qui oppose son anti-Coran à la ville. "Énoncé d'une écriture indéchiffrable, *subversion* par le refus du sens, Muezzin est aussi *profération* d'une autre vérité du pays" (p. 232).

Quant à *La Répudiation* (Paris, Denoël, 1969) de Rachid Boudjedra, qui remporta un énorme succès de scandale (alors que *Le Muezzin*, pourtant plus subversif, passa presque inaperçu), c'est un roman qui "opéra un profond bouleversement dans la lecture algérienne de la littérature nationale de langue française" (p. 237). C'est l'irruption de la sexualité sur la scène romanesque algérienne et une dénonciation violente de la condition de la femme. Ici encore, l'écart ne se situe pas uniquement au niveau du contenu, et la culpabilité du narrateur, qui a livré sa mère à l'amante étrangère, est aussi celle de l'écriture "puisqu'en sa bâtarde elle cherche la consécration par l'Autre, le lecteur francophone cette fois, dont elle utilise la langue, et même les techniques littéraires" (p. 278).

Paroles d'un lieu vide, *L'exil et le désarroi* (Paris, Maspéro, 1976) de Nabile Farès, est dénonciation du discours révolutionnaire algérien, qui s'est vidé de sens. La parole du roman se fissure. La ville est lieu vide, seul l'arbre est recours possible, mais l'arbre est blessé. "Il n'y a plus de lieu" (p. 297).

Renversement, quête et perte du sens, *Habel* (Paris, Seuil, 1977) de Mohammed Dib (l'auteur qui se renouvelle le plus) pose avec une acuité redoublée "la question de l'écriture, et au-delà, de la parole et du silence" (p. 312). "Le sens ne peut être donné dans la citadelle close des certitudes, et l'exil, la séparation sont seuls capables de produire la compréhension, depuis leur lieu, de la vérité barricadée de l'origine" (p. 320).

Ce sont ces textes, marqués par l'écart, qui sont les vrais "fondateurs" de l'espace culturel et idéologique algérien. Mais le texte ne trouve son lieu que dans le passage entre les signes et leur lecture.

On ne trouvera pas ici une introduction à la littérature algérienne de langue française. La lecture de cet ouvrage, rendue en outre difficile par l'utilisation d'un appareil conceptuel complexe, n'est possible qu'à l'amateur déjà informé. A ce propos, je regrette que l'auteur ait résolument éludé une dimension qui apparaît à beaucoup, et à Jacqueline Arnaud en particulier, comme essentielle, j'ai nommé l'arabité – qui n'est d'ailleurs pas uniquement arabe – de ces œuvres. On comprend que Charles Bonn ait voulu éviter l'écueil d'une lecture des romans algériens qui réduit ceux-ci à des documents sociologiques, mais la non-prise en compte de cette dimension proprement maghrébine réduit quelque peu la portée de l'ouvrage.

Ces réserves faites, je ne puis que recommander le livre de Charles Bonn qui, avec la thèse de Jacqueline Arnaud, contribue à faire sortir la critique maghrébine hors des ornières paternalistes ou partisans – à la décoloniser. Il faut espérer que Charles Bonn pourra bientôt appliquer ses méthodes d'approche aux grands romans algériens parus depuis 1977, ceux des "anciens" comme *La traversée* (Paris, Plon, 1982) de Mouloud Mammeri, *L'amour la fantasia* (Paris, Lattès, 1985) d'Assia Djebar, ceux des plus jeunes comme *Tombéza* (Paris, Laffont, 1984) de Rachid Mimouni et aussi ceux qui sont l'œuvre d'Algériens nés – ou venus très jeunes – en France, comme *Le thé au harem d'Archi Ahmed* (Paris, Mercure de France, 1983) de Mehdi Charef. Œuvres qui figurent d'ailleurs presque toutes dans la succincte mais très maniable bibliographie qui termine le livre (p. 327-247).

Marie-Alice Séférian

Copenhague